

Rien n'est arrivé.

Que cela arriverait un jour, qu'on aurait à faire ce voyage éprouvant, ce retour à l'enfance si proche pourtant d'un arrachement, bien sûr, on le savait, on se doutait bien que pas plus qu'une autre on n'y échapperait, tout comme on est consciente de n'y être pas mieux préparée que ces hommes, ces femmes qui nous entourent, ceux et celles qui sont assis dans ce même train avec leurs pensées et leurs valises, lesquelles sont les plus lourdes, va savoir, dirait Francesco, on est tous pareils, si douloureusement humains, on ne peut rien, jamais, pour personne, même si parfois on voudrait se convaincre du contraire; aveugles, sourds et muets que nous sommes, on attend de nous qu'on reconnaisse et partage le malheur des autres; ceux qui ne voient pas, on compte sur leur toucher et leur odorat, ceux qui n'entendent pas, on compte sur leur vue, mais il fait nuit, mais il fait froid, on est tous impuissants et désolés, on voudrait donner son sang, sa moelle, son âme, mais personne n'en veut, on craint la souillure, la contamination, on n'est plus bon qu'à regarder mourir ceux qu'on aime, à leur tenir la main, tout ce soleil qui nous attend parviendra-t-il à inonder nos coeurs secs? Tout ce soleil, ils y pensent sûrement ceux qui sont assis là, leurs valises posées sous les sièges de cuir brun, parfois cela les oblige à tenir les jambes un peu trop en avant, ce n'est guère confortable, mais il n'était tout simplement pas envisageable de hisser un tel poids à bout de bras, trop de cadeaux là-dedans, trop de chocolat acheté par dizaines de plaques au supermarché du quartier, la caissière a souri, elle a souhaité un bon voyage, cela a dissipé le léger sentiment de honte qu'on avait eu au moment de déposer toute cette marchandise sur le tapis roulant de la caisse, pourquoi de la honte? Impossible à dire, c'était ainsi pourtant, une façon peut-être d'avouer qu'on n'est pas de ce pays, qu'on est obligé, si on veut y revenir, de le quitter quelques semaines par année, alors on remplit les valises de chocolat, heureusement que ce n'est pas l'été, encore qu'il faille être attentif, il y a parfois des compartiments surchauffés, ou des radiateurs juste sous nos pieds, moi mon sac est vide, je l'ai posé sans difficulté dans le porte-bagages au-dessus de ma tête, à peine un pull, un pantalon, une brosse à dents, qui vais-je voir, y aura-t-il quelqu'un devant qui je regrette de ne pas faire bonne impression? Vais-je m'en vouloir de ne pas avoir ajouté un chemisier, un rouge à lèvres?

Mais il ne faut pas se méprendre, ce ne sont pas des noces, ni même des vacances; un appel tard dans la nuit et nous voici en route vers celui qui meurt là-bas, il n'est pas seul, il est entouré des siens, de ceux qui restent du moins, mais de qui? Ce sera peut-être écrit dans le journal, je ne sais pas si ce sont des choses qui s'écrivent dans ce pays, ce sera la première fois que je lirai un avis mortuaire, attentivement je veux dire, pas seulement le nom en gras, histoire de savoir si on connaît, ce sera la première fois puisque alors j'étais trop petite, ils le disaient tous, trop petite pour comprendre, pour lire, pour entendre, et il y aura mon nom dedans, ma ville aussi, l'autre pays, certainement un peu de fierté pour la voisine dévouée au moment de dicter cela à la secrétaire du journal, la fille en Suisse, le fils en Allemagne, tout le monde ne peut pas en dire autant, et malgré les distances ils s'appelaient, je peux vous le certifier, avec sa fille surtout, c'est moi qui ai pris soin de lui jusqu'à la fin.

Il est entouré des siens, pas de tous les siens, pas encore, mais ils arrivent, ils approchent, en train, en avion, en voiture, c'est une grande conjonction vers cette très petite ville, les enfants, les cousins du Nord, plus au sud il n'y a personne, c'est comme ça, ici on essaie de ne pas descendre. C'est une grande conjonction, une réunion familiale en somme, comme l'attesteront les mots prévisibles, quelle tristesse, tout de même, de ne se voir qu'aux mariages et aux enterrements, et il a fallu ceci, ce triste événement, pour qu'on se retrouve, mais comment se dire mieux que ce plaisir est sincère, tout comme le sont les regrets que ce ne soit pas plus fréquent, mais la vie, que veux-tu, j'ai même de la peine à te tutoyer, tu vois, à présent que tu es une femme, je disais que la vie... mais tu le sais bien.

Le train, c'était une sage décision, j'étais dans un tel état, cette phrase sera entendue, on n'en doute pas un instant, chacun à tour de rôle parlera de son état, son état de vivant, c'est-à-dire souffrant, tremblant, s'inquiétant, s'imaginant, anticipant, redoutant, on ferme les yeux et on se voit là-bas, au milieu de tous les autres, les siens, les nôtres – ne pas oublier.

Le trajet normal dure de nombreuses heures et la moitié du chemin on l'a faite à présent, sûrement, le train file à grande vitesse, bientôt Bologne et toute sa jeunesse dans les rues, toute

sa jeunesse dans les bars et sur les places, Bologne et ses étudiants qui s'embrassent au beau milieu des voies réservées au bus, sur les bancs, sous les arcades, qui s'embrassent de longues minutes durant, à pleine bouche, à pleines mains, et souvent on voudrait être cette bouche et ces mains, parce que alors on serait terriblement jeune et on n'aurait pas cette peur au creux du ventre, cette question incessante, qu'as-tu fait de ta vie ? La vie serait encore cette longue idée blanche devant soi, un chemin par où passer, en somme, et toi, toi qui te tenais si droite, si sûre, à l'orée du bois.

Le trajet normal dure de nombreuses heures, mais il n'est jamais normal, surviennent ces événements particuliers, ces arrêts inexplicables, le train freine, le métal crie, la belle campagne défile de plus en plus lentement tandis que le métal crie de plus en plus fort et l'arrêt définitif nous colle au dossier de la banquette puis nous pousse en avant, il y a dans l'air un sentiment d'urgence, les gens se regardent, tout de même brutal, ce freinage, vous ne trouvez pas ? Ils ne disent rien, ils scrutent, qui l'horizon, qui les voisins, plus le temps passe et plus on se dit que ce n'était pas un arrêt habituel, trop rapide, trop urgent, on l'a peut-être échappé belle, un obstacle sur la voie, un mauvais aiguillage, si seulement on était des rescapés, si on pouvait ressentir ne serait-ce qu'un jour, une heure, un sentiment d'exaltation, une joie à être en vie, juste cela, rien de plus, être vivant ; quelqu'un se lève, parvient à grand-peine à descendre une fenêtre, se penche, dit qu'il ne voit rien, d'autres fenêtres s'ouvrent, d'autres silhouettes se tendent en avant, secouent la tête puis referment la lourde vitre, s'asseyent, résignées à ce nouvel arrêt, il n'y a rien, attendons. Pourvu que cela ne dure pas, que le chauffage continue de fonctionner, mais voilà qu'un train jaillit sur la voie d'à côté, c'était sûrement cela, c'était ce qu'on attendait, le passage de cet autre train, il doit y avoir des travaux sur la voie, un feu qui Dieu merci a fonctionné correctement, et qui va devenir vert à présent que l'autre convoi est passé, encore heureux que le conducteur l'ait vu, un peu tardivement peut-être, ce qui explique la brutalité de l'arrêt, ou alors il roulait trop vite, mais c'est bien égal, rien n'est arrivé, le feu va passer au vert et le voyage va reprendre, cela ne saurait tarder à présent, ce doit être une question de secondes, et pourtant ça tarde, ça dure, rien ne bouge, combien de temps ? Quinze minutes, peut-être vingt, que se passe-t-il au juste, et que pense Francesco de tout cela ?

On entend des éclats de voix, mais on n'en est pas vraiment certain, parce qu'on sait qu'on voudrait bien entendre quelque chose, ou voir, alors on se méfie, pourtant on a tort, ce sont bien des voix qui viennent du dehors, des fenêtres s'ouvrent à nouveau, quelqu'un dit : « Il y a du monde, dans les champs, en contrebas. » D'autres fenêtres s'ouvrent, d'autres voix nous parviennent, mais ce n'est pas distinct, et puis soudain on pense à une alerte à la bombe, on pense qu'il faudra peut-être évacuer très vite ce wagon, on s'attend à entendre une voix dans le haut-parleur (mais y a-t-il seulement un haut-parleur dans ce train ?),

une voix un peu aiguë qui s'applique à ne pas trop se précipiter, à ne pas donner un caractère d'urgence à ces paroles qui pourtant nous enjoignent fermement de quitter le train, de gagner tranquillement les issues, les portes, en n'emportant que le strict nécessaire, surtout pas de valise encombrante, et dans le calme s'il vous plaît, une fois sortis, éloignez-vous raisonnablement du train et attendez les instructions... Raisonnablement... ?

Des femmes ont saisi leur sac à main, des hommes fixent leurs valises, leurs yeux sont des rayons infrarouges qui sondent les contenus, répertorient caméras et appareils photo, montres et radioréveils. Mais en réalité personne ne bouge, aucun appel ne vient troubler le tiède murmure du wagon, ça doit faire plus de trente minutes à présent, on penche même du côté du silence, les voix du dehors se sont tues, les fenêtres se referment, il faut faire attention à ne pas laisser partir trop de chaleur, sait-on jamais, si cela devait durer et qu'ils viennent à couper le chauffage...

Au même moment, dans un lieu somme toute peu éloigné de celui-ci, un enfant court dans un jardin ; il court, les mains tendues vers le ciel, parfois il abaisse les bras, vers la droite, vers la gauche, les bras maintenant toujours tendus et parallèles, et il regarde le ciel, toujours, et si nous aussi on lève les yeux, on voit un grand oiseau qui plane au-dessus de lui, une buse peut-être, à cette distance il est difficile de le dire avec certitude, alors on comprend, on comprend que l'enfant joue à ce que l'oiseau soit un cerf-volant, et des fils imaginaires qu'il a tendus entre ses mains et les ailes de l'oiseau, il guide son vol, et ses cris sont ceux du bonheur de se figurer ainsi maîtrisant la course lointaine du rapace.

Extrait du roman « **Rien n'est arrivé** », Sylvie Neeman Romascano, pages 72-79, éditions Denoël, Paris 2001.

Sylvie Neeman Romascano vit en Suisse romande, où elle est critique littéraire à la revue « *Ecriture* ». « *Rien n'est arrivé* » est son premier roman.